

ÉVOLUTION DE L'ART MILITAIRE

TOME I

Alexandre Svetchine

CHAPITRE ONZE

Les destinées de l'art militaire en Russie

La Rus' de Kiev. Pendant la période féodale-tribale, tous les éléments de la force armée russe se regroupaient dans la ville. L'architecture en pierre des châteaux chevaleresques est étrangère au Moyen Âge russe ; le féodal russe se serait senti sans défense et isolé dans un petit fortin de rondins, en dehors de la ville ; mais avec les vastes espaces russes et la possibilité pour les paysans de s'installer à de nouveaux endroits, loin du château féodal, même si quelqu'un avait construit un château en pierre, autour de lui, un désert se serait rapidement formé et les conditions matérielles pour l'entretien du château auraient disparu. La vieille ville russe, à l'instar de la ville médiévale italienne, bien que sur d'autres bases, constituait un point de fixation pour la classe militaire et les grands propriétaires terriens. La druzhina du prince avait de sérieux incitatifs à ne pas se disperser dans les villages, comme c'était le cas en France et en Allemagne. D'où la densité de population de la vieille ville russe, qui représentait un marché de consommation important. L'irruption des Arabes, qui interrompit aux IXe-XIIe siècles les échanges et le commerce entre l'Occident et l'Orient via la mer Méditerranée, conféra une importance capitale à la route commerciale "des Varègues aux Grecs", passant par Novgorod et Kiev. Le caractère minutieux du commerce médiéval attirait dans son circuit d'énormes masses de population urbaine russe. Le citoyen représentait en lui-même une combinaison des trois talents — guerrier, commerçant et brigand.

Les troupes princières étaient formées des éléments les plus capables de combattre du Moyen Âge, les Normands de l'Est, appelés Varègues. Derrière ces Carles, Inegeldes, Parlafes, Rualdes, Fostes et Trouans se trouvaient, en matière de bravoure militaire, également les marchands russes. Et pourtant, la puissance militaire de la vieille Russie n'était pas faible, et ce non pas autant à cause de sa division en principautés, mais plutôt à cause de l'absence totale de liaison entre ville et village. Le village, sur le plan militaire, ne représentait aucune force et était exploité de manière prédatrice par la ville — non tant par la perception d'un tribut organisé, que par des raids de brigandage. Un prince protégeait ses villages contre les raids d'un autre prince en menant à son tour des raids sur ses villages. Dans ces conditions, le village russe reculait devant la ville — depuis le riche sol noir du sud vers l'argile pauvre du nord, qu'il défrichait des forêts épaisses. Mais la ville le poursuivait.

Leçons tatares. L'ancienne souveraineté russe n'a pas pu opposer de résistance sérieuse à l'invasion mongolo-tatare. Les nomades sauvages que les princes russes avaient rencontrés auparavant étaient impuissants face aux murs de la ville. Désormais, l'ennemi asiatique disposait d'une technologie militaire beaucoup plus avancée que celle des Russes et prenait facilement les villes russes ; sur le terrain, il était impossible de lui résister, car l'organisation des Tatars était incomparablement supérieure ; l'impression que la multitude innombrable laissait—les armées asiatiques aux forces de mobilisation générale—lorsqu'elles affrontaient les milices russes de certaines villes.

La pression asiatique sur les plaines de l'Europe de l'Est a commencé au début du XIIIe siècle, à la suite d'une montée extraordinaire de l'art militaire et politique liée à Gengis Khan. Cependant, l'économie du mode de vie nomade était à un niveau très bas. Les conquérants réprimaient impitoyablement toutes les villes, en particulier les villes russes, qui représentaient un centre de puissance militaire et les seuls foyers possibles de résistance. Malgré leur volonté de sauver la partie artisanale de la population et de l'utiliser dans d'autres centres, les conquêtes des commandants asiatiques étaient associées à une baisse catastrophique du niveau de vie économique et étaient donc vouées à une dissolution rapide.

La domination de la Horde d'Or était vouée à la destruction. Le coup de Tamerlan à la Horde d'Or en 1391 a accéléré ce processus, assurant la sécurité de la frontière orientale de la Russie pendant de nombreux siècles. La pression de l'Asie ne s'est poursuivie que dans une direction plus méridionale, à l'intérieur de l'Asie Mineure, où les Turcs, qui n'avaient pas été complètement vaincus par Tamerlan, ont réussi à s'imposer sur la péninsule des Balkans.

Si Wallenstein est devenu le maître des rois prussiens, les princes russes ont appris de l'impôt tatar la manière correcte d'exploiter la population rurale via le recensement et l'imposition. La pression tatar a grandement contribué au renforcement du pouvoir central ; Moscou a beaucoup appris en matière de politique auprès des Mongols et des Tatars. Et beaucoup du savoir militaire russe doit aux Tatars. Les détachements auxiliaires russes faisaient partie des armées tatars. L'historien note leur présence sur les rives de la mer d'Aral au début du conflit entre Tokhtamysh et Tamerlan. Nous avons tiré de l'Orient un profond respect pour le combat à distance, le maniement à partir de la profondeur, le découpage des armées en grands régiments, régiments de la main droite et de la main gauche, avant-garde et réserve (régiments avancés et embusqués), l'organisation de la cavalerie légère, combattant à la fois montée et à pied — une sorte de dragons irréguliers, une grande attention au service de reconnaissance et de garde, une discipline orientale particulière et des méthodes de commandement, largement supérieures à l'échelle féodale du Moyen Âge. L'art opérationnel et la tactique de Dimitri Donskoï lors de la campagne qui mena à la bataille de Koulikovo peuvent illustrer les accomplissements militaires de l'école mongole. Les premiers cosaques, les Tcherkesses, étaient très probablement des détachements auxiliaires russes, détachés de la Horde et partis sur le Dniepr.

Système foncier. Cependant, la vaste portée de l'art militaire mongol, utilisant tous les instincts barbares non exploités des tribus nomades, devait rapidement se transformer et s'adapter sur le terrain de l'économie du peuple agricole, dont l'économie restait encore principalement de subsistance. L'invasion tatar a montré de manière assez convaincante l'impuissance de la force armée des seules villes, dépourvues de tout lien avec les campagnes. La nécessité a poussé à utiliser pour la construction de l'armée les ressources économiques du village, et dans le contexte d'une économie de subsistance, il n'y avait pour cela qu'une seule voie à suivre — celle du système foncier : attribuer au guerrier une parcelle de terre peuplée de paysans, d'où il pouvait se nourrir et couvrir les dépenses liées à la collecte pour la campagne.

Les féodaux russes, les boyards, vivaient dans les villes centrales ; leurs liens avec leurs possessions terriennes n'étaient pas très forts ; ils étaient presque sans défense face au pouvoir du grand-duc et du tsar. Les villes étaient importantes ; il y avait des scribes alphabétisés, ce qui permettait de prendre en compte toutes les terres et toute la population dans les ordres pour y répartir les charges liées au maintien des forces armées. En conséquence, dans la réalité russe, l'élément organisateur des fiefs n'étaient pas les boyards, mais c'est l'État lui-même qui put assumer cette tâche. L'histoire russe, à cet égard, ne suivit pas l'exemple des Francs et des Germains ; le *dyak* russe joua le même rôle que le shérif anglais, comme fonctionnaire de Byzance et de la Turquie. Dès le temps d'Ivan le Terrible, la noblesse russe s'avéra si faible par rapport au pouvoir du tsar qu'il fut possible de procéder à la « redistribution noire » des terres des boyards ainsi que des terres de l'État pour la large diffusion du système des domaines.

Apte au service militaire — « fils de boyard », cosaque, originaire de Lituanie ou Tatar « nouveau converti » — était attribué à un domaine peuplé de paysans, de taille comprise entre 200 et 400 déciatines ; les revenus de ce domaine assuraient l'entretien de sa famille ; selon les ordres du *prikaz* de Moscou, il devait se rendre au point de rassemblement — « à pied, à cheval et armé » — c'est-à-dire monté, avec l'équipement offensif et défensif, avec 2 à 3 serviteurs armés et avec des provisions dans des bât ou un chariot.

Il y avait particulièrement beaucoup de petites propriétés le long de l'Oka, car du sud, les attaques des Tatars de Crimée menaçaient continuellement, et tout l'été, tant qu'il y avait du fourrage dans les champs, de la Trinité à la Protection, il fallait maintenir la garde — d'abord sur les rives de l'Oka, puis ensuite plus au sud, sur les lignes fortifiées de défense, avançant à chaque succès de la colonisation.

Avec ces tâches, à proximité immédiate de leurs domaines, notre milice noble se débrouillait assez bien ; mais pour les expéditions lointaines, l'organisation était peu satisfaisante. Les soins personnels pour le ravitaillement s'avéraient insuffisants. Malgré l'aide de l'État, la milice locale commençait à souffrir de faim. Les soucis liés à la gestion de la propriété abandonnée alourdissaient la conscience du conscrit ; le nombre de « réfractaires » — ceux qui ne se présentaient pas à l'appel — était important ; en cas de guerre sur les frontières occidentales et nord-ouest, la menace des raids tatares obligeait la milice à abandonner les « régiments » et à courir défendre leurs domaines. L'art militaire était limité par les préoccupations de chaque noble pour son arrière-garde personnelle — un bien que transportaient les serviteurs armés. Lors de tout contact avec l'ennemi, la première préoccupation était de construire un abri sûr pour l'arrière-garde — un ostrog, un camp fortifié. Les idées des Tchèques, de Jan Žižka, concernant le combat autour des chariots, utilisés comme base de l'ordre de bataille, ont trouvé chez nous une large application. Le mot russe ancien « stan » est typiquement remplacé par le tchèque « *tabor* ». L'idée des chariots de combat est développée par la technique russe sous la forme du « *gouliay-gorod* », constitué de grands boucliers de bois sur roues ; bien sûr, pour de grandes campagnes, une telle forteresse mobile en bois n'était pas adaptée, mais le « *gouliay-gorod* » était apparemment utilisé comme une position mobile pour la défense contre les Tatars dans les environs immédiats de Moscou.

Notre cavalerie locale représentait une armée « désorganisée », qui pouvait accomplir avec succès ses tâches uniquement lorsqu'elle était confrontée à des milices ennemies également désorganisées.

Collision avec les troupes mercenaires de l'Occident. La Moscou du XVe siècle surpassait par sa taille le Londres contemporain. En raison de l'importance des marchés intérieurs, la circulation monétaire chez nous n'est jamais tombée aussi bas qu'en Occident. Les ressources financières des tsars moscovites n'étaient pas assez considérables pour entretenir sur elles cent mille combattants nécessaires à la protection des frontières ; cependant, les ressources des villes, représentant le capital monétaire, pouvaient être utilisées pour payer les guerriers rémunérés.

L'invasion tatar, d'une part, la prise de Constantinople par les croisés, d'autre part, et la prospérité commerciale vénitienne qui s'ensuivit, ont conduit aux XIIIe-XVe siècles à l'abandon de la route commerciale « des Varègues aux Grecs ». Après la prise de Constantinople par les Turcs, en raison des relations hostiles prolongées établies entre le monde catholique et le monde musulman, les Russes ont de nouveau eu l'opportunité de prendre en charge une partie de l'intermédiation lucrative dans le commerce entre l'Ouest et l'Est. La prise par l'État moscovite de tout le cours de la Volga offrait une base matérielle pour le développement des échanges avec l'Asie ; mais Astrakhan nécessitait naturellement un complément sous la forme d'un port sur la mer Baltique. L'économie russe du XVIe siècle exigeait une politique offensive.

Cependant, si l'État moscovite, consacrant une attention maximale au développement de ses forces armées, pouvait se mesurer sans crainte à n'importe quelle armée médiévale occidentale, il devait se révéler incapable face à des armées professionnelles, déjà familiarisées avec le dispositif serré de l'infanterie renaissante, qui se répandaient dans tout l'Occident au cours du XVIe siècle.

Déjà dans la seconde moitié de ce siècle, lors de la guerre de Livonie d'Ivan le Terrible, nous avons dû faire face à l'armée polonaise de Stefan Batory, qui comprenait non seulement des éléments féodaux, mais aussi des unités organisées d'infanterie et de cavalerie. Les gens

de Moscou se retrouvaient complètement impuissants face à eux. La Pologne et la Suède avaient déjà atteint le niveau de l'art militaire des lansquenets et des reîtres, et nous restions encore dans le cadre des traditions médiévales. L'époque des Temps troubles était une période de crise maximale. Ce n'était même pas l'armée régulière de l'État polonais, mais les soldats polonais recrutés par des entrepreneurs privés, Lisowski et Rożynski, qui s'installèrent calmement à quelques kilomètres de Moscou — à Tuchino — et cette poignée de représentants du nouvel art militaire se sentait complètement invulnérable sur un vaste territoire, organisé cependant presque uniquement selon les exigences militaires.

Deux cents ans de développement de l'art militaire en Russie, depuis Ivan le Terrible jusqu'à Élisabeth Petrovna inclusivement, doivent être considérés sous l'angle de la lutte contre notre retard ; l'armée asiatique avait clairement compris sa faiblesse et cherchait à devenir européenne. « Le peuple russe se préoccupait davantage des batailles que des livres, davantage de l'enseignement militaire que de l'instruction scolaire ». Cependant, au départ, il manquait les conditions économiques nécessaires et toutes les tentatives de réforme se noyaient dans une économie naturelle. Les *streletsy* — infanterie régulière d'Ivan le Terrible — recevaient une récompense ; non tant sous forme de salaire que de privilèges commerciaux et se constituaient rapidement en une partie armée de la petite bourgeoisie, très peu capable d'assimiler le nouvel art militaire. Les *streletsy* russes étaient si peu aptes à un coup coordonné que, durant le Temps des Troubles, lorsque nous avons trouvé un allié en la personne de Delagardi, « luttant contre les Suédois », nous étions frappés de voir comment les Suédois « avançaient à pied devant, brisant les lances, et les cavaliers restaient derrière eux ». L'« hérésie militaire », naturellement, ouvrit d'abord son chemin vers l'État moscovite, qui cherchait encore à préserver son identité par son isolement. Alors que la tendance générale de la politique était encore que « les commerçants et autres personnes à Kiev et dans d'autres villes frontalières n'achetaient aucun livre imprimé en Lituanie », nous établissons à la fin du Temps des Troubles « un règlement pour les affaires militaires, de l'artillerie et autres, choisi dans des livres militaires étrangers par Onisim Mikhaylov », et à la moitié du XVII^e siècle nous publions une traduction du travail de Waldhausen sous le titre « Les astuces de la construction militaire de l'infanterie », qui prend déjà le caractère d'un règlement officiel.

Les étrangers étaient réquisitionnés dès le début du XVe siècle ; mais ils ne deviennent vraiment visibles dans notre organisation militaire qu'à l'époque de Boris Godounov. Il est naturel que la Russie, ayant subi au début du XVII^e siècle de tels coups durs de la part de la Pologne, ait voulu, dès que l'occasion se présentait, se venger en s'appuyant sur ces mêmes étrangers. Gustave-Adolphe commença à acheter en Russie une quantité considérable de céréales. Avec l'argent ainsi obtenu, nous avons voulu recruter jusqu'à 5 000 étrangers, grâce auxquels nous comptions reprendre Smolensk aux Polonais, une position menaçante pour Moscou, occupée par les Polonais pendant le temps des troubles. Les colonels “allemands” — Alexandre Leslie et Pecznér — se mirent à recruter des mercenaires à l'étranger. Devant le gouvernement moscovite s'ouvrait un “abîme, toujours béant de son affreuse gueule” — les dépenses pour les mercenaires. Ces derniers, en pleine guerre de Trente Ans, avaient de la valeur, surtout lorsqu'il s'agissait de se rendre en Moscovie. Les salaires mensuels des officiers étrangers variaient dans la cavalerie de 420 roubles (enseigne) à 5 600 roubles (colonel), dans l'infanterie de 245 roubles à 3 500 roubles (valeurs d'avant-guerre). Le trésor moscovite pouvait, avec un effort extrême, allouer jusqu'à 2 millions de roubles d'avant-guerre, mais cela ne suffisait pas du tout. “Celui qui donne de l'argent est servi par le mercenaire.” Ce n'est pas pour rien que Maurice d'Orange mettait au centre de sa réforme un paiement exact du salaire. Il était impossible pour Moscou au XVII^e siècle de maintenir ce dernier. Les désertions et la désorganisation dans les régiments étrangers commencèrent ; leur valeur combative diminua rapidement. L'“allemand en voyage”, l'anglais Richard Stevens, changea de service à plusieurs reprises — servant deux fois la Suède, une fois la Russie. Les étrangers faits prisonniers par les Polonais se mettaient volontiers à leur service. Après la campagne infructueuse de

Smolensk, il fallut rapidement régler les mercenaires : certains rentrèrent chez eux, d'autres s'installèrent en Russie et furent soumis à un salaire local. Mais l'officier étranger devenu propriétaire terrien russe perdait bien sûr beaucoup des précieuses qualités européennes ; le gouvernement russe en avait parfaitement conscience, refusant par la suite de payer aux étrangers des anciennes affectations leur plein salaire à l'européenne ; "car certains sont comme des vassaux de Sa Majesté le Tsar." Ils fuyaient également le service, étaient parfois en faute, se faisaient punir au fouet, étaient emprisonnés "pour que cela serve d'exemple aux autres."

Évidemment, la force armée devait être construite non pas sur des étrangers, mais sur la formation du peuple russe à l'ordre militaire étranger. Déjà en 1630, pour compléter 1 régiment de reîtres et 6 régiments d'infanterie étrangers participant à la guerre de Smolensk, les Russes étaient également appelés à servir sous le commandement d'étrangers et à apprendre d'eux. Cependant, il était extrêmement difficile de trouver dans la population russe des éléments socialement proches de ceux qui, en Occident, se lançaient dans le recrutement. Tout comme en Occident, la formation des régiments de reîtres n'était possible qu'en recrutant des couches de la population se situant relativement bas sur l'échelle féodale, car l'assimilation de la nouvelle discipline était désespérée pour les chevaliers-barons, chacun ayant sa propre fantaisie, il a fallu chez nous faire appel à l'utilisation de la couche la moins aisée, les « enfants de boyards sans terre », en leur promettant de « donner 5 roubles pour la pauvreté » (75 roubles d'avant-guerre) et en leur offrant le droit de revenir au service selon les anciennes conditions. Ensuite, les régiments russes à l'ancienne manière se multiplièrent. À la fin du XVII^e siècle, nous comptons déjà 48 régiments de fantassins et 26 régiments de piquiers et de reîtres.

C'étaient des unités territoriales particulières ; dispersées dans les villages, elles recevaient un petit salaire et vivaient dans des conditions quelque peu inférieures à celles de la milice domestique ; à l'automne, pendant un mois par an, elles se rassemblaient pour s'entraîner. Les régiments étaient divisés en compagnies ; selon le modèle occidental, l'état-major représentait une certaine hiérarchie militaire — aspirant, lieutenant, capitaine, major, lieutenant-colonel, colonel.

Corps de commandement du XVII^e siècle. Cependant, le principe du mécano étatique dominant, appelé *mestnichestvo*, empêchait l'organisation d'une sélection appropriée du personnel de commandement. Dans la milice féodale, l'autorité militaire reposait sur le statut de propriété du chef, sa position au sein de la classe dominante, et non sur la connaissance des affaires militaires ou la sagesse. L'État moscovite connaissait uniquement la hiérarchie de la cour — boyard, *okolnichiy*, *stolnik*, *stryapchy*, *zhilets* — ces postes de cour représentaient la réalité concrète et étaient liés à une position sociale déterminée. Dans les affaires militaires, les Moscovites ne connaissaient que les fonctions ; la nomination en tant que *sotnik*, *golova* ou colonel constituait l'imposition de devoirs temporaires à un propriétaire terrien mobilisé, avec de grandes responsabilités et des tracasseries supplémentaires — un fardeau inutile mais inévitable. Être à la tête d'une *sotnia* ou même *golova* — commander un régiment — n'était pas indiqué dans les registres du Razryad et ne changeait en rien la situation d'un propriétaire terrien démobilisé. De même, les paysans considéraient parfois la nomination d'un aîné comme un simple devoir à accomplir tant pour les corvées désagréables que pour les propriétaires terriens, ils accomplissaient leur service dans diverses fonctions militaires. Une récompense, sous forme de promotion pour distinction lors de la guerre, était naturellement absente. La récompense ne pouvait être donnée que sous forme de démobilisation, de congé avantageux : en effet, si les habitants recevaient seulement une partie de leur rémunération en argent et le reste en terres, il était logique de demander un changement si le séjour avec le régiment mobilisé s'étendait sur plusieurs années, comme c'était le cas dans la garnison d'Azov. Mais les voïvodes, qui dirigeaient les armées, étaient généralement incapables d'accorder une quelconque récompense : aucune augmentation des

dépenses du budget de l'État ne pouvait être effectuée sans l'autorisation des *dîaks* de Moscou; le voïvode était incapable de transférer un service à un grade plus élevé. Il est clair que l'armée moscovite ne se distinguait ni par le zèle pour le service, ni par l'ambition personnelle, ni par l'intérêt pour les affaires militaires.

Cette psychologie, née de l'économie domestique et qui considérait les grades militaires presque comme un malentendu, s'étendait également aux régiments étrangers. La réalité russe a reformé à sa manière la notion de grades, apparue en Occident seulement avec Maurice d'Orange, à la fin du XVII^e siècle. Nous rencontrons de telles nominations (extraits de rapports classifiés), comme la promotion en 1677 au grade de porte-drapeau du « voleur » Andreï Kalouguine pour la capture d'un prisonnier. Bien que le mot « voleur » dans le jargon des bureaux moscovites signifiait souvent révolutionnaire, insurgé, la rédaction invite néanmoins à réfléchir sur le respect lié au rang de commandant. Aucune connaissance ni préparation pour le grade d'officier n'était requise ; il se transmettait même par hérédité durant les premières années du règne de Pierre le Grand. En 1696, par exemple, il fut ordonné au nouvellement baptisé Nikita Gadomski d'être porte-drapeau « pour la mort de son père Jakob », et au fils étranger Ulyam Schultz — seulement « parce que son frère biologique avait servi parmi les hommes d'infanterie étrangers et était mort à Azov ».

Nécessité de la réforme. Dans de telles circonstances, les régiments russes de formation étrangère étaient largement inférieurs en capacité de combat à ceux de l'Europe occidentale. Le sort cruel frappa en 1660 l'armée de Cheremetev, qui, en se déployant de Kiev vers Lioubar, rencontra les Polonais soutenus par les Tatars de Crimée, vers lesquels les cosaques de Iouri Khmelnytsky s'étaient également ralliés pendant la guerre. De Lioubar à Tchoudnov, l'armée se fraya un chemin en retour vers Kodna, où elle fut entièrement anéantie. La raison principale de cet échec était la présence chez les Polonais de 7000 fantassins disciplinés du général-major Wolf. Nos troupes se débrouillaient facilement face aux cosaques, aux Tatars et à la milice polonaise, mais l'infanterie régulière représentait pour nous une résistance insurmontable. Les échecs ultérieurs dans la lutte contre les Turcs ont mis en évidence la nécessité d'une réforme militaire fondamentale. En 1681, une réunion spéciale des serviteurs de l'État fut convoquée, dont la mission était définie ainsi : « Dans les batailles passées, confrontés à des militaires de l'État, les ennemis de Son Altesse ont montré de nouvelles ruses dans les affaires militaires ; pour ces nouvelles astuces ennemies, il faut effectuer un examen et une meilleure organisation dans les affaires militaires de l'État, afin qu'en temps de guerre on puisse agir avec prudence et protection envers les ennemis, et que l'organisation militaire antérieure, qui s'est révélée peu efficace au combat, soit remplacée par quelque chose de meilleur ».

La réunion a mis en avant la nécessité d'éliminer le mécontentement (la démission des cas paternels) et de généraliser les grades européens à tous les types des forces armées russes. Parallèlement, la réduction des *streltsy* et des troupes domaniales a commencé au profit des troupes de type étranger. La réunion de 1681 a judicieusement placé au cœur de la réforme militaire la lutte décisive contre le principal vestige du féodalisme. Le président de la réunion, le prince Vas. Vasil. Golitsyne, semblait être fortement influencé par les réformes que Louvois menait déjà à cette époque en France. Pierre le Grand a tenté de les transférer presque littéralement sur le sol russe.

Nous ne devons pas nous laisser tromper en pensant que la renommer d'un chef en colonel, et d'un *sotnik* en *rotmistr*, représente un simple jeu de mots. Les anciens termes étaient également des symboles de l'ancien mode de vie féodal, qui considérait un grade étranger, non lié aux relations foncières, comme une honte pour soi et sa famille. Le pouvoir central le comprenait et menaçait d'écraser toute opposition — « et dorénavant ne pas appeler des grades anciens ; et ceux qui, par leur obstination, ne voudront pas être dans ce grade et chercheront à l'imposer, seront dans la gêne, et ces personnes recevront du Très Grand État une punition et une ruine sans aucune pitié ». Les hommes de service entraient

avec méfiance dans cette nouvelle voie : en 1683, les colonels du régiment Stremyannyi (garde) Nikita Danilov, fils de Glebov, et Akinfi Ivanov, fils de Danilov, présentent leur demande au Discrédit ; ils ont été pris comme colonels par contrainte et demandent donc, afin que «le service actuel de colonel pour eux et leurs enfants, et leurs proches ne soit pas un reproche, ni une réprimande, mais en paix avec le frère sans hasard». Et le Dispositif a entendu cette demande et l'a rassuré : «à ce grade, dans lequel on est pris, il ne sera plus jamais permis à personne de le considérer comme un reproche ou une réprimande, et ainsi à personne il ne sera jamais ordonné de l'humilier». C'est-à-dire que le grand état-major de Moscovie a interdit l'utilisation du terme colonel comme mot injurieux.

L'armée permanente de Pierre le Grand. L'époque des armées de mercenaires est liée à une série de lourdes défaites de l'arme russe, car les conditions sociales et économiques en Russie repoussaient vers les régions périphériques et chez les cosaques tous ces éléments sociaux à partir desquels il aurait été possible de recruter une armée de mercenaires. En revanche, le siècle des armées permanentes — le XVIII^e siècle — est associé à l'essor rapide de l'art militaire en Russie. Les conditions de vie russes se sont révélées parfaitement adaptées à la création d'une armée permanente.

En Occident, la tâche de mettre en place une armée permanente consistait à nationaliser l'appareil militaire et à le maintenir non seulement temporairement pendant la guerre, mais aussi en temps de paix. En Russie, l'armée existait déjà en temps de paix avant Pierre le Grand et était d'État. La tâche consistait seulement à maintenir les régiments de milice, qui se rassemblaient un mois par an, sous les drapeaux toute l'année. La Grande guerre du Nord, qui dura 20 ans, permit à cette réforme de s'accomplir discrètement, sans aucun acte gouvernemental.

Les lointaines campagnes de Pierre le Grand nécessitaient une quantité considérable de ressources humaines, elles nécessitaient des soldats professionnels capables de rompre les liens économiques avec leurs foyers, avec leurs modes habituels de travail et de subsistance. Il est évident que l'ancien propriétaire terrien, même peu pourvu, ne pouvait constituer le noyau de soldats de la nouvelle armée.

À l'origine, Pierre le Grand cherchait à organiser la formation de l'armée russe selon le modèle ouest-européen, en recrutant principalement des éléments chômeurs et économiquement inutiles, errant « de ci de là ».

L'armée russe, qui s'est rebellée contre ses officiers étrangers lors de la bataille de Narva et a été complètement vaincue par Charles XII, était principalement un lumpen-prolétariat vêtu de vêtements de soldat. Après cette expérience infructueuse, Pierre le Grand abandonna la voie de l'imitation et, « au lieu du recrutement, se tourna vers le service militaire, dont l'établissement avait été préparé par le cours précédent de l'histoire russe. Ce service militaire s'étendait presque exclusivement à la paysannerie ; avant Pierre le Grand, l'armée comprenait des peuples tributaires, le sort de l'art de la guerre en Russie. 281 yens, fournis par le domaine en raison de la minorité ou de la maladie du propriétaire foncier et des domaines monastiques. Aujourd'hui, cet élément supplémentaire est devenu le principal. Jusqu'à la Révolution française, l'armée russe avait le monopole d'un excellent élément de recrutement : la paysannerie.

Emprunts à l'Ouest. La plupart des lois militaires promulguées par Pierre le Grand reflètent la législation de l'Occident de son temps avec une précision presque photographique. Nous avons illustré la vie des armées mercenaires en Occident avec des extraits de nos règlements traduits sur les astuces de la formation militaire des fantassins, et nous aurions pu illustrer l'œuvre de Louvois de la même manière avec les règlements de Pierre le Grand. Tout le monde comprend bien que la charte de l'époque d'Alexeï Mikhaïlovitch ne reflète pas la réalité russe, mais étrangère. La législation de Pierre le Grand a le même caractère. Nous savons, par exemple, que le développement du capitalisme commercial en Occident a permis à

Louvois d'introduire le contrôle bourgeois dans l'armée féodale en la personne des intendants. Dans le « Règlement du Commissariat à la Guerre » donné par Pierre (1711), nous lisons : « Art. 1. "Pour certains régiments qui seront avec l'Ober-Kriegs-Commissar, il est nécessaire d'avoir une inspection telle que les commandants soumettent des déclarations pour le paiement de la solde réelle et que les morts, les fugitifs et les absents ne soient pas enregistrés dans le numéro de caisse. Et d'après ces listes, les régiments doivent être inspectés dans la parata, et après l'inspection, un décret doit être donné au commissaire envoyé de la province, afin que les régiments qui lui sont assignés reçoivent des salaires.

Art. 3. « L'Oberkriegs-Commissar doit vérifier le matériel avant de payer », et s'il s'avère que l'une des unités est en mauvais état par rapport aux autres « dans toutes ces choses, mais dans les services et dans les fatigs, elles étaient égales, et à ce sujet, il doit s'informer et retenir les salaires des officiers qui ne retiennent pas les pertes commises ».

Art. 24. « Les commissaires des Ober-Kriegs et les autres qui leur sont subordonnés doivent être sous le commandement de toute haute caricature, à l'exception de Son Excellence le général plénipotentiaire - Commissaire-Kriegs le prince Dolgorouki et du major-général et de l'Ober-Ster-Kriegs-Commissar Chirikov, et avoir une autorité telle que tous les généraux, état-major et ober, et sous-officiers, et soldats, peuvent être dans le trésor de la Majesté du Tsar ou dans des appartements en portions et rations, qui épousera qui, compte et lit dans le salaire. »

Dans les « Règlements des années précédentes » (1702-1711) dans les articles militaires, nous trouvons :

« Chapitre 87. « Qu'aucun colonel du régiment, ainsi que d'autres hommes de tête de bataillons et de compagnies, n'ose s'opposer à eux-mêmes et à leurs gens pour mener une revue et ces inspections permettront à un moment et à une heure avec la connaissance du commandant sur le terrain, dans les camps et les sièges, comme cela sera demandé et désiré par le commissaire militaire pour notre bien. par l'expulsion de leur rang.

Chapitre 89. « Que personne n'ose s'inscrire à la revue sous un faux nom, ou avec un cheval de location et des armes, ou le prêter à d'autres pour examen, sous la privation de ce harnais en prêt et sous peine de châtement corporel et d'honneur selon la sentence du tribunal. »

De telles citations pourraient remplir un livre entier. Nous ne pouvons en tirer que des conclusions sur les méthodes par lesquelles Louvois a implanté les commissaires en France. Pierre le Grand, appartenant à la génération qui suivit Louvois, copia ses instructions, mais, bien sûr, Dolgorouki n'était pas Louvois : les marchands russes n'étaient pas la bourgeoisie française ; si les sous-officiers de Préobrajensky avaient le droit d'enchaîner les gouverneurs, si Menchikov refusait même de soumettre au Sénat un compte des dépenses faites dans le département militaire, alors ce serait intéressant pour le commissaire qui organisait réellement une revue captieuse des régiments de Pierre et imposait des impôts aux autorités. Les greffiers du Prikaz de Moscou étaient probablement beaucoup plus autorisés que les commissaires de Pierre et défendaient mieux les intérêts du fisc d'État.

Une attitude confiante à l'égard des monuments législatifs laissés par Pierre le Grand conduit parfois les historiens russes à évaluer son règne comme l'ère de la domination du capitalisme commercial en Russie, qui est né et est mort en même temps que Pierre le Grand. Ces conclusions ne sont en partie vraies qu'en ce qui concerne l'original de notre législation, l'Occident de la seconde moitié du XVIIe siècle.

Nous considérons que la réforme de la vie quotidienne de Pierre est beaucoup plus importante que les lois de Pierre ; si, avant Pierre le Grand, le quartier allemand se noyait dans la vie russe, si, au XVIIe siècle, l'inertie de notre mode de vie refaisait à sa manière tous les us et coutumes apportés de l'Occident, alors, à partir de Pierre, nous devenons beaucoup plus réceptifs aux leçons reçues de l'Occident, depuis que les forces opposées ont été vaincues.

La campagne de Poltava. Avant même Narva, Charles XII avait réussi, en l'espace de quelques mois, à mettre fin au conflit avec le Danemark. Après la défaite des Russes à Narva en 1700, Charles XII se tourna contre la Pologne alliée à la Russie, tandis que les Russes

profitèrent de l'occasion pour conquérir l'Ingermanland et s'établir sur la Neva. En 1705, pour venir en aide à la Pologne, Pierre déplaça l'armée russe vers Grodno. Au début de 1706, l'armée russe fut assiégée par Charles XII qui, cependant, n'osa pas attaquer les fortifications solides de la ville ; se retirant vers l'est, les Suédois observaient les mouvements russes, prêts à attaquer l'armée russe lorsque la famine la forcerait à quitter Grodno. Cependant, l'armée russe, profitant de la crue de la rivière Niemen, qui emporta le pont temporaire de Charles XII, réussit, par un mouvement forcé et malgré les mauvaises conditions, à passer par Brest-Litovsk et ensuite par Kowel jusqu'à Kiev, échappant ainsi aux Suédois. En 1706, Charles XII, se dirigeant vers Dresde, dans les possessions héréditaires du roi de Pologne Auguste (électorat de Saxe), réussit à le contraindre à renoncer à la couronne polonaise et à conclure la paix.

En 1708, Charles XII se préparait à frapper le seul ennemi restant de la coalition formée contre la Suède — la Russie. Avec une armée de trente mille hommes, Charles XII se dirigea de Grodno vers Smorgon, Minsk, et Mogilev. Les actions des Russes étaient guidées par la pensée de Pierre : « chercher une bataille générale est dangereux — tout peut être anéanti en un instant ; il vaut mieux effectuer un retrait sain que de courir un risque insensé ». Nous nous efforcions d'éviter le combat et de dévaster les territoires sur le chemin des Suédois, en les retardant sur des positions solides. Et Charles XII, ayant reçu la nouvelle de la révolte de Boulevine sur le Don, des troubles parmi les Bachkirs et s'étant entendu avec Mazepa pour le détachement de l'Ukraine de la Russie, considérait possible de poursuivre contre la Russie l'application de la même stratégie de défaite décisive qui avait déjà réussi contre le Danemark et la Pologne.

En juillet 1708, Charles XII séjourna à Moguilev, attendant l'arrivée du général Lewenhaupt de Riga avec 15 000 hommes et un convoi de matériel. La cavalerie stratégique russe avait rompu toute communication avec Lewenhaupt. Comme en 1708 on ne pouvait pas encore compter sur l'aide de la Pologne pour la campagne contre Moscou, Charles XII décida, pour agir contre Pierre, de s'appuyer sur Mazepa et sur une Ukraine hésitante. Après une diversion en direction de Smolensk, dans l'espoir vain d'attendre Lewenhaupt ou de contraindre l'armée russe à combattre, Charles XII se tourna vers le sud le 14 septembre et se dirigea vers l'Ukraine. Encore deux semaines, et il aurait attendu Lewenhaupt.

À ce moment, Lewenhaupt se déplaçait déjà à travers la Chereya vers Chklov, en direction du Dniepr. Pierre le Grand a avancé les forces principales russes – plus de 40 000 hommes – parallèlement aux Suédois vers le sud, et avec 12 000 des meilleures troupes (7 000 cavaliers, 5 000 fantassins, y compris les régiments Preobrajensky et Semenovskiy, montés sur chevaux) il décida de se jeter sur Lewenhaupt. La « corvée » de Pierre le Grand prit la route Chklov–Propoysk déjà après le passage de Lewenhaupt. De l'avant-garde de l'armée principale, 2 régiments de dragons furent envoyés à Propoysk pour occuper les passages sur la route des Suédois, tandis que 8 régiments de dragons de Bour furent dirigés pour rejoindre la corvée.

Le 28 septembre (ancien style), lors de la bataille, à proximité du village de Lesnoï, Lewenhaupt fut repoussé, contraint d'abandonner son artillerie et son convoi ; avec difficulté, un tiers seulement des forces de Lewenhaupt parvint à rejoindre Charles XII en empruntant des chemins détournés. Lewenhaupt fut détruit à seulement 100 kilomètres du village de Kostenitchi, où se trouvait l'armée de Charles XII. Mais il n'y avait aucun lien entre eux : sur toutes les routes, la cavalerie russe dominait. Le succès stratégique de Pierre fut largement facilité par la mauvaise organisation des communications par Charles XII : les renforts et les provisions destinés à l'armée suédoise se dirigeant vers l'Ukraine auraient dû suivre le chemin le plus court depuis Riga, le long de la frontière russe sur des centaines de verstes, au lieu de passer par Varsovie — Lviv — Kiev.

Pendant ce temps, l'armée russe avait réussi à dépasser les Suédois par les routes de l'est ; Baturyn, la capitale de Mazepa, qui était allé à la rencontre de Charles XII, fut prise et

incendiée par Menshikov juste avant l'arrivée des Suédois. La cavalerie stratégique entourait l'armée suédoise.

L'hiver 1708-1709, l'armée suédoise l'a passé en quartiers d'hiver, les déplaçant vers la seconde moitié de l'hiver à Borislav. En attendant l'engagement des Turcs et des Polonais dans la guerre contre la Russie et afin d'exercer une influence politique sur la population ukrainienne, au printemps 1709, Charles XII assiégea Poltava. Le siège avançait lentement, car les Suédois ne disposaient pratiquement pas d'artillerie ni de poudre.

La taille de l'armée suédoise est tombée à 17 000 hommes. L'effectif des Russes la dépassait de trois fois (50 000). De plus, Cosaques de Skoropadsky et des Kalmouks fournissaient des renseignements à Charles XII. Pour sauver la ville de Poltava, dont la capacité de défense commençait à diminuer en juin, Pierre le Grand décida d'engager le combat avec Charles XII. La rivière Vorskla séparait les adversaires. Près du village de Petrovka, à 11 kilomètres au nord de Poltava, les Russes avaient préparé un pont à l'avance et l'avaient protégé par des fortifications avant le pont. Le 20 juin, l'armée russe traversa la Vorskla à cet endroit et, avançant encore de 3 kilomètres vers les Suédois, près du village de Semenovka, elle s'entoura de tranchées. Pendant 4 jours, l'armée russe renforça son camp fortifié, mais Charles XII, situé à 8 kilomètres, continuait calmement le siège. Alors Pierre le Grand décida de s'approcher encore de 3 kilomètres. Le 25 juin, l'armée russe commença à se fortifier au village de Yakovtsy. Comme les Suédois continuaient à ignorer l'armée russe, malgré son éloignement de 5 kilomètres, et que Pierre le Grand semblait fermement décidé à livrer une bataille défensive, il commença à préparer le déplacement du camp fortifié de 2 kilomètres supplémentaires plus près des Suédois. Dans la clairière entre les bois, on commença à ériger une ligne de 6 redoutes qui la traversait, espacées de la distance d'un coup de fusil, et encore 4 redoutes en avant.

L'armée suédoise, après un assaut infructueux de Poltava le 22 juin, s'était préparée le 27 juin à attaquer les Russes. Contre 72 canons russes, les Suédois n'avaient que 4. Seule une confiance aveugle dans leur supériorité tactique pouvait pousser Charles XII à attaquer des forces triples sur une position fortifiée.

À 5 heures du matin, les Suédois ont lancé un combat de cavalerie sur la ligne des redoutes. Notre cavalerie a retardé les Suédois jusqu'à l'arrivée de l'infanterie suédoise, après quoi elle s'est retirée. En perçant entre les redoutes, l'armée suédoise s'est trouvée le flanc droit sous un feu nourri de mitraille depuis notre camp fortifié. Elle a dévié vers la gauche, où sa remise en ordre et la formation d'un front vers l'est, presque à angle droit par rapport à la position initiale, ont retardé les Suédois ; la colonne suédoise du flanc droit n'a pas du tout traversé les redoutes et a été en même temps attaquée par Menchikov de front et par la garnison de Poltava (jusqu'à 6 000 hommes) par l'arrière.

Le cours favorable de la bataille permit à Pierre de risquer de sortir des fortifications et de faire face sur le front des forces principales suédoises. L'armée russe se déploya en deux lignes, avec des dragons sur les flancs. Les Suédois ne pouvaient opposer qu'une seule ligne, déjà épuisée, menée par le roi blessé dans son carrosse. Le succès de la cavalerie russe sur les deux flancs décida de la bataille.

Charles XII, avec les restes de son armée, s'enfuit vers Perevolotchna. Les dragons et l'infanterie de la garde, montés à cheval, ne furent envoyés à la poursuite que le soir du jour de la bataille. Douze heures avaient été perdues. Dans la nuit du 30 juin, Charles XII, avec 2 000 Suédois et Cosaques, réussit à traverser le Dniepr. Les restes de son armée se rendirent à notre cavalerie le 30 juin.

Dans cette opération, nous sommes frappés, d'une part, par l'audace de Charles XII, qui frôle presque l'imprudence, aveuglé par sa supériorité tactique, ce qui le conduit à poursuivre une stratégie écrasante malgré un contexte totalement inadapté, et d'autre part, par l'habileté stratégique des Russes. Le commandement russe voit l'ensemble du théâtre des opérations, suit patiemment son plan d'épuisement des Suédois, coupe leurs communications et forme un

cercle autour des Suédois avec des unités de cavalerie. Mais parallèlement à ces brillants succès stratégiques, l'armée russe et ses chefs, effrayés par les victoires suédoises et se souvenant de Narva, agissent de manière tactiquement très hésitante malgré leur triple supériorité. Les fortifications sont notre espoir le plus précieux. L'avancée du camp fortifié russe le long de la Vorskla rappelle encore les manœuvres du Wagenburg de Cheremetiev en 1660 ou le Gulyai-gorod de Moscou. Si la supériorité de la cavalerie légère n'avait pas été de notre côté mais du côté suédois, l'armée russe aurait bien sûr été bloquée et condamnée à la destruction, malgré sa grande artillerie de fortification. La brillante victoire a couronné les actions des Russes à Poltava, mais à cette victoire, nous devons davantage la stratégie que la tactique. Tactiquement, l'armée de Pierre à Poltava n'était pas encore capable de manœuvrer sur le champ de bataille; le Wagenburg du milice moscovite apparaissait encore sur ce champ de bataille à travers le nouvel alignement en ligne. Avec le même manque de capacité à manœuvrer tactiquement, nous rencontrerons encore plus tard durant la guerre de Sept Ans, à Zorndorf et à Kunersdorf. L'armée russe reste sur place et ne se contente que de tourner pour faire face à l'armée de Frédéric le Grand qui tourne autour d'elle. Mais parallèlement, au moment de la guerre de Sept Ans, la ténacité et la fiabilité de l'infanterie russe deviennent déjà de première classe, tandis que notre cavalerie conserve son ancienne habileté à opérer à une échelle stratégique.

La composition des officiers de l'armée russe au XVIII^e siècle. Tout le poids du service militaire était supporté par les paysans sous Pierre le Grand. La noblesse était obligée de servir l'État—aux postes de commandement, dans les services militaires ou civils. La même préparation forcée des jeunes nobles avait été instituée également en Prusse. Pierre le Grand a tracé une ligne nette entre le soldat et l'officier, inconnue de l'armée pré-pétrine. C'était un véritable emprunt à l'Occident.

Comme en Occident, les jeunes nobles recevaient leur formation militaire directement sur le terrain, pendant le service militaire. La majorité des futurs officiers étaient formés au sein des régiments de la garde. C'étaient de véritables écoles de nobles. Voici des chiffres pour l'année 1795, typiques pour tout le XVIII^e siècle : dans le régiment de Preobrajensky, 3308 soldats et 6317 sous-officiers ; dans le régiment de Semenovskiy, 2305 soldats et 1551 sous-officier ; dans le régiment d'Izmailovskiy, 2111 soldats et 2162 sous-officiers ; et dans la garde à cheval de la Garde Impériale, 757 soldats et 2527 sous-officiers. Au total, dans ces quatre régiments, il y avait 8481 soldats et 12557 sous-officiers. Selon l'effectif théorique, ce nombre aurait dû être 40 fois moins (320). Si l'on garde à l'esprit que seuls des nobles étaient promus sous-officiers de la garde, et qu'une partie des nobles en service était comptée comme simple soldat, alors dans la garde, il y avait un ratio de 2 nobles pour 1 soldat paysan. Il est vrai qu'environ la moitié des nobles servant dans la garde étaient encore mineurs voire très jeunes; cependant, cela ne change pas l'image générale de la garde comme une immense école de nobles-junkers, sur laquelle la noblesse s'appuyait pour dicter sa volonté aux monarques. C'est ainsi que se développèrent les régiments de gagne-petit — le premier appui de Pierre le Grand.

Une telle préparation de la noblesse ne pouvait produire de bons officiers qu'à condition qu'un certain éducation et apprentissage soit déjà reçue par le candidat au sein de sa famille. L'Occident pouvait se contenter d'une formation des officiers au niveau du régiment, mais la Russie, pauvre en culture, ne le pouvait pas. La conscience de la nécessité de surmonter son retard culturel s'était éveillée avant même Pierre. « Notre langue est très pauvre et inadaptée à tout ; nous ne connaissons pas l'histoire et les temps anciens ; nous ne savons tenir aucun discours politique élogieux ; et pour ces raisons là, les peuples nous tiennent pour méprisables ».

Telles étaient les conditions préalables à ce phénomène : en Russie, les premières grandes étapes de la création d'une école militaire ont été franchies. Dans le domaine de l'éducation militaire, nous sommes allés plus loin que l'Occident. Alors qu'en Occident, les

unités de cadets étaient presque simplement des formations de parade, où la jeunesse noble ne recevait qu'une formation de base, en Russie, en 1766, le Corps de la noblesse (plus tard le 1er corps de cadets), fondé dès 1732, a été réorganisé en un établissement d'éducation générale étendu. Le corps de cadets devait former "non seulement des officiers compétents, mais aussi des citoyens éminents", afin que ses élèves "apportent un grand avantage à la patrie". Selon les idées du réformateur I.I. Betski, le corps devait rivaliser avec l'Université de Moscou : tandis que cette dernière était destinée à ne former que des enseignants, le corps de cadets devait préparer des acteurs pratiques de la vie "à utiliser les sciences d'une certaine manière". Au sein du corps, on étudiait "les sciences nécessaires à la connaissance des autres disciplines" — logique, principes de base des mathématiques, éloquence, physique, histoire sainte et profane, langues et mécanique — et des sciences "utiles pour les militaires" — physique générale et expérimentale, astronomie, géographie, navigation (informations sur la navigation maritime), art militaire, fortification, artillerie, chimie — ainsi que les "arts" — dessin, gravure, sculpture, danse, escrime, équitation... Ce qui attire l'attention dans le programme de Betski, c'est la place relativement modeste accordée aux sciences militaires, et la volonté de créer une base large d'éducation générale. Betski a motivé cette décision ainsi : "Les illustres généraux ornaient leur courage intrépide de connaissances nécessaires à la fois au législateur et au vainqueur... Alexandre le Grand, César et de nombreux autres exemples visibles de nos jours prouvent que pour faire la guerre avec gloire, il faut être très compétent aussi dans d'autres connaissances... Les Romains, bien qu'ils ne possédaient ni écoles ni universités pour l'art militaire, surpassaient cependant les autres peuples dans cette connaissance importante. La pratique fréquente compense ce déficit". La pratique permet de maîtriser les détails du service, et il n'est pas nécessaire de perdre un temps précieux à l'école pour cela. Parallèlement au développement de la formation générale du commandement, M. P. Chouvalov proposait déjà en 1753 de créer une académie militaire pour le développement des sciences militaires — car il y a très peu de personnes qui traitent la science militaire — et cette dernière est nécessaire à l'armée russe "comme l'âme raisonnable au corps". "Nous manquons de théorie... Au lieu de professeurs compétents et suffisamment connaisseurs pour enseigner des matières importantes, définir des officiers, donner des conférences, rédiger des thèses, examiner, etc.". L'académie militaire ne s'est pas concrétisée, mais les idées de Chouvalov ont été à la base de l'organisation du Corps d'artillerie et d'ingénieurs de la noblesse (plus tard le 2e corps de cadets), fondé en 1762-1763. L'orientation éducative générale de Betski et l'orientation technique de Chouvalov, présentées dans les programmes des 1er et 2e corps de cadets, défendent encore aujourd'hui leur place dans les programmes de nos établissements militaires.

En général, à la fin du XVIIIe siècle, les officiers représentaient la partie la plus éduquée de la noblesse ; une grande partie de notre état-major, par sa formation générale, surpassait sérieusement la masse peu instruite non seulement des officiers prussiens, mais aussi d'autres officiers d'Europe occidentale.

Au XVIIIe siècle, l'armée russe a continué à faire appel aux services d'officiers étrangers ; mais à mesure que l'afflux massif d'étrangers diminuait, nous sommes passés progressivement à l'invitation d'individus isolés, connus pour leurs talents et leur haute qualification (Baur, Lloyd, Götze et d'autres). Dans l'ensemble, notre corps d'officiers a néanmoins acquis un caractère national nettement marqué.

Potemkine. Le prince Potemkine-Tavricheski (1739-1791), élève du séminaire de Smolensk et de l'université de Moscou, favori de Catherine II, dirigea à partir de 1774 le collège militaire. La direction par Potemkine du département militaire coïncida avec la fin de la révolte de Pougatchev. Dans la lutte contre le mouvement révolutionnaire paysan, l'armée russe et la discipline stricte d'inspiration allemande qui y régnait n'étaient pas toujours à la hauteur ; les officiers se retrouvaient trop détachés de la masse des soldats. Potemkine décida de tirer les leçons de la révolte de Pougatchev, de laisser de côté les modèles occidentaux et

d'utiliser pleinement cette richesse qui donnait à l'armée russe son recrutement national paysan. L'apogée du servage en Russie poussait à établir une discipline raisonnable dans l'armée. Le centre de gravité de la discipline, qui reposait sur les exercices et les bâtons, Potemkine le transféra à l'éducation du soldat. De la tenue du soldat en formation, Potemkine exigeait simplicité et liberté, et « pas rigidement, comme c'était à la mode auparavant » ; au lieu des exercices stricts aux prises avec l'arme, il insistait sur l'entraînement au « chargement rapide et au placement précis » et à attaquer « en tourbillon » ; les coups et les punitions sévères étaient proscrits, les officiers devaient se comporter comme des protecteurs et des amis des soldats, veiller à la satisfaction de tous leurs besoins matériels en nourriture, vêtements et logement, développer leurs forces morales, se rapprocher d'eux dans la vie quotidienne, et cultiver certaines traditions dans l'unité. Le budget militaire était relativement organisé. La ligne démocratique générale de la réforme était extérieurement soulignée par le changement des uniformes : les boucles et les perruques furent supprimées, l'armement et l'équipement allégés, la coupe des uniformes rationalisée. « J'ai utilisé toutes mes possibilités pour éviter les excès, alléger l'homme, mais j'ai donné néanmoins tout ce qui peut servir à maintenir la santé et à le protéger contre les intempéries... le soldat sera en meilleure santé et, privé de chaînes élégantes, plus souple et plus courageux... La tenue du jour devait être telle que dès qu'on se levait, on était prêt. »

Potemkine a introduit la formation en deux lignes, augmenté de manière considérable le nombre d'infanteries de chasseurs, adaptées à des actions en formation dispersée et au travail non seulement sur le champ de bataille mais aussi sur le théâtre des opérations, et il s'efforçait de rapprocher toute la masse de l'infanterie de ligne de l'idéal de l'infanterie légère. Notre capacité de manœuvre au cours du XVIIIe siècle croissait constamment en lien avec l'élévation des qualités morales de l'infanterie. Lors d'un affrontement avec un adversaire européen fortement compact, tant Pierre le Grand à Poltava, que l'armée russe à Zorndorf et Kunersdorf, se regroupaient encore en un seul camp fortifié, rappelant l'ancien Wagenburg russe. Mais lors d'un affrontement avec les Turcs, faibles en entraînement de ligne, déjà Minikh en 1739 à Stavuchany a fragmenté le carré général de l'armée russe en trois carrés distincts ; l'infanterie disposait d'armes supplémentaires sous forme de frondes, rapidement assemblées et formant autour de chaque carré un obstacle artificiel continu, grâce auquel notre infanterie repoussait l'assaut rapide de la cavalerie turque. Lors de la campagne de 1770, Rumiantsev dressait déjà le carré par divisions, de 3 à 10 mille fantassins, et ces petits carrés à Larga et Kagul ont suffisamment témoigné de leur résistance ; Potemkine a fait le pas suivant — il a complètement éliminé la fronde de l'armement de l'infanterie ; la montée des forces morales du fantassin russe permettait déjà de repousser l'attaque de la cavalerie sans recours à des ouvrages artificiels ; la justesse de la ligne adoptée par Potemkine était démontrée par Souvorov, passant aux petits carrés de bataillon mobiles, se soutenant mutuellement par le feu et très adaptés à une attaque rapide.

Potemkine accordait une attention particulière au développement de la cavalerie légère, adaptée au travail stratégique sur nos vastes étendues. Avant Potemkine, les efforts de nos imitateurs de l'Occident visaient à monter sur le plus grand nombre possible de chevaux allemands vieux et coûteux, plus capables « de maintenir le rang, de se ranger et, en général, d'effectuer des évolutions ». Les chevaux russes—ukrainiens, du Don, des basses terres—sur lesquels la majorité de nos cuirassiers montaient effectivement, avaient « toute capacité » pour ce genre de service « fort modérée », mais étaient pour autant extrêmement appropriés « pour les marches forcées, les poursuites et les escarmouches ». À cet égard, Temkin supprima les cuirasses, allégea de moitié l'équipement du cavalier (poids de la selle—de 65 lb à 35, de la sabre—de 9 1/2 lb à 4 1/2, des chapeaux—de 3 3/4 lb à 1 1/2, du carabine—de 8 3/4 à 6 3/4 lb ; des cartouchières—de 3 1/2 lb à 2 1/2), réduisant son coût de 13 roubles. Notre cavalerie resta uniquement sur */* en ligne (et même sans cuirasse), et un tiers devint cavalerie légère et dragons ; le dernier quart représentait les Cosaques.

Potemkine est le véritable créateur de la cavalerie cosaque russe ; avant Potemkine, la cavalerie sédentaire russe — « *gusary* » — se formait selon le modèle autrichien, et un nombre considérable d'entre eux étaient même directement des Slaves autrichiens de la frontière austro-turque — « Serbes ». Potemkine a accordé la plus grande attention à nos régions cosaques et a doublé à la fois la qualité et le nombre des formations qu'ils présentaient. Les contemporains, qui avaient tendance à imiter d'autres armées européennes, considéraient cette passion de Potemkine pour le développement des cosaques comme « étrange », une sorte de caprice inexplicable. Mais cette passion s'inscrivait parfaitement dans l'harmonisation par Potemkine de la préparation de l'État russe à la guerre. Dans son plan de guerre contre la Prusse de 1785, très proche des idées stratégiques de Lloyd, Potemkine exigeait du commandement en chef une prévoyance particulière, « en évitant autant que possible de livrer bataille, car avec lui (Frédéric le Grand — A. S.) elles sont très sanglantes », et la capacité à utiliser la cavalerie légère, — « surtout en utilisant des cosaques, avec lesquels, en choisissant le moment, on peut intercepter un convoi, et surtout, si l'on réussit à couper les boulangers de pain, ce nouveau coup pourrait anéantir l'armée en un jour ». « L'essentiel est de savoir utiliser la cavalerie légère... on peut faire des manœuvres telles que ses transports seront désespérés, ou le forcer à les protéger avec de grandes forces, et ainsi sa vitesse de mouvement sera réduite, ce qui était auparavant sa force. » Ce n'est plus une imitation du système organisé de Frédéric le Grand, mais une compréhension profonde de ses faiblesses et de la préparation de l'armée russe pour de vastes opérations sur le théâtre de la guerre, afin de tirer parti des points faibles de l'ennemi.

Grâce aux leçons tirées par Potemkine de la révolte paysanne de Pougatchev, l'armée russe, à la fin du XVIII^e siècle, était la première d'Europe ; malgré toute la corruption qu'y avaient introduite Paul I^{er} et, par la suite, l'Arakcheïevchtchina, l'armée russe, grâce à l'enseignement reçu, était la seule à posséder une force morale et capable d'offrir une certaine résistance à l'assaut écrasant des armées issues de la Révolution française. Les succès de nos cosaques et les actions contre les communications de Napoléon en 1812 avaient été méthodiquement préparés par Potemkine. L'école de l'éducation démocratique de l'armée, tracée par le génial organisateur Potemkine, avait trouvé une réalisation concrète et une forme solide entre les mains du grand tacticien Souvorov, qui, par chacun de ses gestes, s'efforçait de souligner la ligne démocratique et la parenté totale du commandant avec ses prodigieux guerriers.

La bataille de la rivière Trebbia. Lors de la formation en 1799 de la deuxième coalition contre la France, Souvorov, alors en disgrâce sous le règne de Paul I^{er} en raison de son opposition à la restauration des règles prussiennes dans l'armée russe, obtint, à la demande des Autrichiens, le commandement des forces combinées austro-russes en Italie du Nord. À la fin avril, ayant vaincu l'armée plus faible de Moreau sur la rivière Adda, Souvorov se trouva limité par les instructions autrichiennes, qui avaient pour objectif la prise de toutes les forteresses lombardes et savoyardes, car l'Autriche ne voulait pas restaurer la Savoie mais cherchait à annexer toute l'Italie du Nord. Par conséquent, Souvorov accorda peu d'attention à la poursuite de Moreau, qui réussit à s'échapper avec 25 000 hommes à Gênes, et prit possession de toute la Lombardie. Souvorov devait laisser beaucoup de troupes pour protéger ses communications, menacées par les Français tant au nord depuis la Suisse qu'au sud ; l'armée de Macdonald, forte de 37 000 hommes, était en mouvement de Naples vers la Toscane. Contre 52 000 hommes des deux armées françaises et les garnisons françaises supplémentaires à Mantoue, Alexandrie et Turin, Souvorov disposait de 80 000 soldats austro-russes, sans compter les postes avancés déployés contre la Suisse.

Les forces alliées formaient au 11 juin deux groupes : le corps de siège du comté :—30 000 hommes—assaillait Mantoue, en avançant vers la rive sud du Pô les avant-gardes d'Otta, de Hohenzollern et de Klenau ; et les forces principales—jusqu'à 50 000 hommes—dans la région de Turin et d'Alexandrie ; Souvorov lui-même avec le noyau se trouvait à Turin.

Moro et Macdonald ont élaboré un plan : attaquer le groupe de Krai, capturer les communications russes et ensuite forcer Souvorov à combattre avec un front inversé. La jonction des armées françaises était prévue sur la rive sud du Pô, dans la région de la ville de Parme, contre Mantoue.

Macdonald, avec une artillerie et une cavalerie faibles, quitta Florence le 4 juin et, par une marche forcée, traversa les Apennins avec quatre colonnes. Le 13 juin, il battit les avant-gardes de Hohenzollern et de Clenau près de Modène et le 15, il prit Parme. La division du flanc gauche de Victor repoussait l'avant-garde d'Ott à travers la Trebbia et prit Piacenza. Mais Moreau jugea sa manœuvre trop dangereuse et envoya à travers les Apennins, vers les hauts de la vallée de la Trebbia, un détachement de 5 000 hommes de Lapoyade dans la direction convenue, tandis que lui, avec les forces principales (environ 15 000 hommes), décida de gêner Alexandrie afin d'empêcher Souvorov de soutenir Cray.

Le 11 juin, ayant reçu des rapports sur une menace de la part de Macdonald, Souvorov se précipita de Turin vers Alexandrie, parcourut dans des conditions difficiles 90 kilomètres en 58 heures et, le 13 juin, concentra ici jusqu'à 33 000 hommes. Les autres forces étaient encore en route. Ayant établi la division des forces françaises en deux groupes, Souvorov décida de laisser jusqu'à 12 000 hommes contre Moreau, et avec le reste des forces, de se lancer contre Macdonald. L'impréparation des ponts força Souvorov à s'arrêter près d'Alexandrie jusqu'au soir du 15 juin. Partant à 22 heures le 15 juin, Souvorov, avec 21 000 soldats, parcourut 65 kilomètres en 36 heures ; arrivé à Stradella, il apprit que la division Ota avait été attaquée par Macdonald sur la rivière Tidone. Malgré une masse de retardataires, Souvorov ordonna de continuer la marche sous le soleil brûlant de l'Italie et il se déplaça lui-même avec la cavalerie pour secourir Ota.

Macdonald, dans les circonstances existantes, décida de ne pas se tourner contre la Province, mais vers l'ouest, contre Souvorov, ce qui lui permettait de se rapprocher de Moreau. Ce dernier pouvait s'abattre sur l'arrière de Souvorov. Le 17 juin, Macdonald ne disposait sur la rivière Trebbia que de trois de ses cinq divisions. Il attaqua les Autrichiens d'Ott et les repoussa assez efficacement sur cinq verstes à l'ouest de la rivière Tidone, lorsqu'il vit l'arrivée de la cavalerie de Souvorov, qui se lança immédiatement dans une attaque furieuse sur les flancs contournant les Français. Dans ces conditions, Macdonald décida d'interrompre le combat pour faire avancer les deux autres divisions et attendre l'approche de Moreau. Les forces principales des Français se retirèrent derrière la rivière Trebbia, tandis que les avant-gardes restèrent entre les rivières Tidone et Trebbia. Souvorov, en forçant Macdonald à passer à la défense, obtint son premier succès. Lui-même n'attendait pas de concentration pour entrer en combat : « la tête n'attend pas la queue ».

Au cours des combats suivants des 18 et 19 juin, les forces de Macdonald ont progressivement atteint 35 000 hommes, et celles de Souvorov 42 000. Mais nous disposions de 62 canons contre 28 français, qui manquaient presque de munitions, et d'un énorme avantage en cavalerie, ce qui obligeait les Français à se replier vers les rives escarpées de la rivière Trebbia et vers les localités environnantes, nous laissant la domination de la plaine.

Les 18 et 19 juin, Souvorov s'efforçait d'encercler l'aile gauche des Français afin de les repousser des Apennins et de les coincer contre le fleuve Pô. À cette fin, sur l'aile droite russe, les divisions d'assaut de Bagration et de Poval-Chojevski ont attaqué. Macdonald répliquait par des frappes contre notre aile gauche, où se déployaient les Autrichiens de Melas ; les Français menaçaient de nous couper de la traversée du Pô et de nous rejeter dans les montagnes. Dans ces conditions, la bataille devait prendre un caractère des plus décisifs ; l'armée française aurait été obligée d'occuper une position le dos au Pô, et les Russes – le dos aux montagnes, avec un arrêt complet des communications pour les deux camps ; mais le général autrichien Melas accordait beaucoup plus d'importance à la sécurité de ses communications avant d'interrompre celles de l'ennemi et ne suivait donc systématiquement

pas les ordres de Souvorov concernant le transfert des réserves de l'aile gauche à l'aile droite. Ainsi, la bataille conservait un caractère parallèle.

Les combats des 18 et 19 juin se caractérisent également par un début tardif des opérations militaires ; en raison de l'extrême fatigue des deux côtés, qui avaient effectué des marches de 60 kilomètres — les Français avaient parcouru 240 kilomètres en une semaine —, les ordres de début des offensives à 10 heures du matin restaient non exécutés ; ce n'est qu'après midi, vers une heure, qu'il a été possible de lever les troupes depuis les bivouacs et de les former des deux côtés ; les combats acharnés ont continué jusqu'à onze heures du soir. Ce n'est que l'énergie infatigable de Souvorov qui a poussé les troupes épuisées en avant.

Lors de la bataille du 18 juin, les troupes russo-autrichiennes réussirent à repousser les Français derrière la rivière Trebbia ; Macdonald se défendait globalement mais effectua une diversion énergique contre les Autrichiens. Une partie des Russes ayant traversé la Trebbia se retira la nuit. Le 19, Macdonald décida de passer à l'offensive générale, mais les pertes déjà subies étaient considérables. Sur l'aile sud, Bagration se débarrassa rapidement de la division de Dombrowski, mais se retrouva séparé de la division russe voisine de Povalochkowski, qui fut semi-encerclée par les divisions françaises de Victor et Rusca. Les tireurs français encerclèrent notre front à 50 pas de distance et firent feu. Souvorov mena personnellement les unités libérées de Bagration et repoussa les Français au-delà de la Trebbia. Sur l'aile gauche, Lichtenstein, courageux chef de dix escadrons autrichiens, renversa par des frappes de flanc les divisions de Monrchiaz et Olivier qui s'étaient avancées sur la plaine. Le 20 juin, Souvorov, ignorant la fatigue physique et morale, préparait le coup final. Mais après trois jours de combats extrêmement durs, les troupes françaises, épuisées par les marches forcées, commencèrent à se rendre. Macdonald, désespérant d'attendre Moreau, décida de battre en retraite ; plus de 12 000 Français furent perdus sur les rives de la Trebbia ; à Piacenza, nous capturâmes plus de 7 000 blessés. Dans la nuit du 20 juin, la retraite des Français commença ; ces derniers conservaient encore assez de forces morales pour résister avec leurs arrières-gardes. Trois semaines plus tard, Macdonald ramena par des voies détournées 17 000 Français à Gênes — il y avait 20 000 pertes — et la majeure partie de la péninsule appennine. Napoléon, néanmoins, jugeait cela insuffisant, estimant qu'aucun soldat de l'armée de Macdonald n'aurait dû s'en sortir.

Souvorov a poursuivi les Français avec ses forces principales seulement lors d'une traversée, et pour la poursuite ultérieure il laissa les Autrichiens d'Ott ; lui-même, à cause de la chaleur, se dirigea vers Alexandrie par de grandes marches nocturnes, en direction de Moreau. Ce dernier atteint Alexandrie le 18 juin et prévoyait de commencer une offensive dans le dos de Souvorov le 20 juin, mais, apprenant la défaite de Macdonald, se hâta de se retirer derrière les montagnes vers Gênes. Les pertes des alliés sur la rivière Trebbia dépassaient 6000 hommes, et dans l'ensemble de l'opération elles dépassaient probablement 12 000.

La forteresse de Mantoue avec son garnison française de dix mille hommes, que Macdonald n'a pas réussi à secourir, ne se rendit que le 30 juillet. Macdonald, après l'affrontement avec Souvorov, se retira de la vie militaire pour de nombreuses années.

En Italie, la situation n'était pas très favorable aux troupes révolutionnaires françaises, car la population paysanne, irritée par leurs pillages, se soulevait partout contre elles et accueillait les Russes (jusqu'à une connaissance plus approfondie de ces derniers). Dans les conditions de 1799, les troupes russes dirigées par Souvorov ont réussi à se montrer éprouvées dans le combat contre les meilleurs généraux français et les meilleurs combattants révolutionnaires. La Manierna Trebbia est très éloignée de Poltava et de Kunersdorf, des succès russes positionnels antérieurs.